

Richard Abibon

Au Tivoli(t)

Jeux de langage et de corps
Freud et Einstein

J'étais avec une bande de copain. On décide d'un jeu. Quelqu'un va donner une définition en rapport avec quelque chose de très sérieux, notamment liturgique, en rapport avec la religion. Ensuite, quelqu'un d'autre va donner une autre définition ou une explication qui devra rendre la première plus marrante. Je pense que ça va être très rigolo ; on va en profiter pour dire des bêtises.

Ça se passe en même temps sur une autoroute. On file à pleine vitesse sur une autoroute toute droite. Les panneaux indicateurs qui donnent des indications sur le jeu sont trop petits. On dirait de petites boîtes sur la face desquelles les informations s'inscrivent en lettres rouges. On va trop vite pour pouvoir lire ça. Un passager est chargé de lire et de transmettre au conducteur.

Comme dans le Tivoli de Copenhague, je me vois monter dans un escalier métallique en colimaçon qui, de son mouvement propre descend. Il faut donc sacrément ramer pour monter. En plus, voilà des gens qui descendent à ma rencontre. L'escalier étant étroit, je laisse tomber.

Je me laisse descendre et je monte par un autre escalier beaucoup plus large qui monte en pente douce. Tout ça est en métal. Beaucoup de monde qui monte et qui descend. Plein de jeux différents.

Quelqu'un donne une première définition relative à la religion. Il a déjà détourné la signification première pour en faire quelque chose de marrant et je sais tout de suite ce que je vais faire pour en faire quelque chose de plus marrant encore.

C'est ma disposition d'esprit générale : l'humour, la dérision, les jeux d'écriture. Avec une cible particulière : la religion, notamment lacanienne. Sur l'autoroute, les panneaux ne sont pas lisibles. On est donc dans le Réel. La veille au soir, j'avais tenté d'écrire un texte inspiré de la recherche en physique, notamment sur la relativité et la question de la vitesse et des objets autour d'un sujet qui se déplace. Or là, je vais trop vite, mais je connais ça depuis longtemps, depuis bien avant de m'être intéressé aux recherches d'Einstein. J'ai longtemps rêvé que j'allais top vite en voiture, et que je ne parvenais pas à freiner. Soit parce que je n'étais pas à la place du conducteur soit parce que je ne parvenais pas aux pédales, soit qu'elles étaient bloquées, soit que j'étais paralysé, soit que je ne voyais pas la route pour diverses raisons. C'était toujours très angoissant.

On le voit, ces angoisses se sont calmées. Nous roulons vite sur l'autoroute mais c'est dans le cadre d'un jeu, et il n'y a aucun risque. Juste, on peut difficilement lire les panneaux. J'ai dit que c'était caractéristique du Réel.

De quoi est donc caractéristique la vitesse ? Je pense qu'il s'agit d'une métaphore pour l'inconscient, pour le fait d'être guidé malgré soit vers autre chose que ce que l'on veut consciemment. L'aveuglement, c'est-à-dire le fait qu'il y a quelque chose qui

m'empêche de voir, était une caractéristique fréquente de ces rêves. C'est une métaphore du refoulement.

Dans ce rêve, « l'aveuglement » est devenu extérieur, puisque je ne peux pas lire les indications trop petites des panneaux. Ce n'est plus du tout angoissant puisque c'est dans le cadre d'un jeu. La décision prise de confier à un passager la lecture de ces indications est sage : cela permet au conducteur de se concentrer sur sa tâche. Ce n'est pas pour ça que le rêve me donne le contenu de ces écritures. Cela reste un Réel, et tout en restant Réel, c'est juste une façon de l'intégrer à une trame symbolique sans que cela continue de faire problème.

J'ai été amené à faire une distinction, restée confuse chez Lacan, entre pulsion et désir. J'avais posé le phallus comme cause universelle du désir, et le Réel comme visée de la pulsion, ce qui avait le mérite de rendre les choses un peu plus claires.

Dans ce rêve, le langage se présente comme une occasion à jeux de mots, ironie et dérision des institutions, notamment religieuses. Aucun contenu n'est donné, pas plus que dans les panneaux de l'autoroute. Cependant, ces jeux de langage sont présentés comme parfaitement saisissables, à l'inverse des panneaux indicateurs qui sont illisibles, bien que relatifs aux jeux en cours. Il semblerait donc que le rêve soit un message sur le code plutôt qu'un message codé. Tout message reste en dehors du propos qui ne traite que de la façon dont on va traiter les propos, notamment les définitions qui sont un des fondements du langage : c'est le lexique, mais il en est question seulement en termes de syntaxe. Cependant, une distinction est faite entre le saisissable, susceptible de jeu, et ce qui n'est pas, extérieur à la voiture : ce serait donc une correspondance avec ce que j'avais proposé, (une proposition déjà issue de la pratique), à savoir le symbolique et le Réel, ce dernier étant ce qui reste à l'extérieur du champ symbolique.

Si ce Réel prend la forme de panneaux indicateurs, c'est sans doute du fait de la pulsion visant à lui faire intégrer le symbolique. Mais la pulsion échoue, puisque cela reste illisible. On le lit dans le rêve, ce n'est pas cela qui cause la moindre angoisse.

À l'inverse, les jeux de définitions seraient plutôt des manifestations du désir, qui se contente de fabriquer du plaisir avec ce qui est possible. Ce plaisir reste écorné de ce qu'il manque, non seulement le lexique (on ne sait pas de quoi il est question), mais aussi la syntaxe du Réel censée être donnée par les panneaux indicateurs, judicieusement placés à l'extérieur. Au-delà des jeux de mots se manifeste mon désir de contester les institutions religieuses et celles qui ont pris une forme religieuse (la psychanalyse, la politique). En effet, dans les conversations dites sociales, pétries le plus souvent de commentaires sur l'actualité, je ne me sens poussé à intervenir que par l'intermédiaire de jeux de mots qui m'excluent de l'objet traité, tout en m'incluant par le biais d'une intervention non sur le message, mais sur le code employé. Par exemple en feignant de prendre un mot dans l'autre sens qui, grâce à l'homophonie, peut transparaître (ex : la semblée nationale, la chambre des députés, le conseil des sinistres). Au-delà des institutions, je conteste de façon humoristique la structure du langage elle-même, son institution. Cela m'inclut comme exclu.

Je m'inclus dans le symbolique comme si j'étais un élément du Réel, ce que je ne suis évidemment pas, car je suis dans le symbolique, comme tout le monde.

Mon petit-fils Gaëtan a d'énormes difficultés en orthographe. Hier, en téléphonant chez ma fille, je suis tombé sur le père de Gaëtan qui m'a expliqué qu'il était en train d'aider son fils à écrire les règles d'un jeu qu'il venait d'inventer. Il a un problème avec les règles du jeu de l'orthographe, donc il invente un jeu dans lequel c'est lui qui pose les règles. Il s'inclut ainsi dans un code dont il est l'auteur au lieu de rester exclu d'un code imposé par la société. Mais il faut écrire les règles dans les règles de

l'orthographe : façon de se ré-inclure dans ce code là. Si, en plus, il le fait avec l'aide de son père, celui qui pose les règles de la maison, celui qui interdit la mère, c'est encore mieux. Lui aussi, il a laissé tomber le message pour fabriquer un texte dont le message, c'est le code lui-même, métaphore de l'autre code, celui de l'orthographe. En prime, il se construit comme auteur du code, c'est-à-dire comme sujet.

Il est un autre élément exclu des discours sociaux : la sexualité, particulièrement celle qui règne dans l'inconscient du fait de cette autre exclusion qui a pour nom refoulement. Cette exclusion dans l'inconscient est tissée d'Œdipe (c'est-à-dire d'inceste) et de castration. Or, c'est aussi ce que je ramène dans les discours sociaux, y compris psychanalytiques. Là aussi, je m'inclus comme porteur de ce qui est le plus exclu des discours (enfin, dans le plus grande généralité, je ne dis pas qu'il ne peut pas en être question parfois ici et là). Pas étonnant que ça ne plaise pas. Ça, c'est le lieu du désir, pas de la pulsion. S'il y a angoisse quelque part, c'est ce niveau, et c'est ce que j'éprouvais à l'époque où, pas plus que Gaëtan, je n'étais maître du jeu social dans lequel je me sentais pris comme exclu. Je perdais la conduite de mon véhicule onirique, soit par aveuglement, soit par la vitesse, etc.

Ces deux formes d'exclusion sont différentes. Pourtant, elles se retrouvent dans le même vocable et ses synonymes (refoulement, rejet, déni...).

La deuxième partie du rêve quitte le domaine des mots pour mettre en scène celui des corps. J'ai noté au réveil que cela me faisait penser au Tivoli de Copenhague, sorte de fête foraine permanente au cœur de la cité danoise. Je pourrais y ajouter le Tivoli de Stockholm dans lequel j'étais passé lors de ce même voyage que j'avais effectué dans ces contrées nordiques à l'âge de 17 ans, en stop, avec un copain. C'est dans le Tivoli de Stockholm que j'avais rencontré Léna, pour une brève aventure qui n'était pas allé plus loin que quelques baisers. Mon rêve en a retenu ces escaliers descendant qu'il fallait monter. C'était même pire que ça dans la réalité, car nous avons dû monter par des sortes d'échelles dont les marches pour le pied gauche étaient dissociées de celle pour le pied droit tout en étant affectées de mouvements aléatoires qui ne cessaient de monter et de descendre en complète a-synchronie. Pourquoi mon rêve simplifie-t-il le souvenir ? Peut-être parce que, à Paris, nous sommes sans cesse confrontés à des escalators tout simples, laissant peut-être planer de manière vaguement inconsciente la vieille tentation enfantine de les prendre à l'envers par esprit de jeu, de la même façon que je prends les définitions des mots dans un autre sens.

Jouer avec le corps comme on joue avec les mots : voilà sans doute la structure du rêve. En filigrane, le plaisir, et spécialement celui que j'avais pris avec Léna au Tivoli de Stockholm. Monter-descendre, aller-venir (comme disait Gainsbourg) sont évidemment des métaphores de l'acte sexuel. C'est pour ça qu'on va se coller dans les situations infernales des fêtes foraines, qui sont toutes des déclinaisons de plus en plus violentes de la balançoire appréciée de tous les petits enfants, elle-même substitut des bercements de maman. L'inceste, autre nom de l'Œdipe, n'est donc pas très loin de ces métaphores successives.

C'est sans doute l'âge qui me fait apparaître ce plaisir comme impossible, en tout cas dans sa version « à l'envers », celle qu'avait choisi ma mère pour les lavements qu'elle m'infligeait. Je préfère donc l'escalier « normal » en pente très douce, non encombré et dépourvu de mouvements contraires.

Il y a là aussi « plein de jeux différents » qui sont autant de déclinaisons de l'acte sexuel. Je ne peux pourtant dire cela qu'à l'aune des deux escaliers que je décris, qui sont donc symbolisés. Les autres restent dans le flou, indescriptibles dans le Réel de ce que j'ai pu percevoir de l'activité nocturne de mes parents à l'époque où j'étais trop petit

pour en lire les écritures rouges sur fond noir. En ces temps reculés, je ne disposais ni du lexique, ni de la syntaxe de l'épanouissement amoureux. Cet acte m'était donc non seulement interdit, notamment par les gens qui occupent déjà l'escalier, c'est-à-dire mes parents, mais impossible par le fait de mon incapacité à trouver les mots. J'étais donc d'emblée exclu de ce qui fait la vie des autres, de cet embryon de vie sociale qu'est la rencontre amoureuse, dans laquelle j'avais été inclus moi-même au titre d'embryon.

Cet interdit était vraisemblablement à l'origine du désir, tandis que l'impossible restant, la genèse de la pulsion. C'est dire à quel point l'un et l'autre peuvent être mêlés.

Enfin, « plein de monde » comme dans la plupart de mes rêves : je pense qu'il s'agit des souvenirs épars de tous les gens que j'ai rencontrés dans ma vie, dont le souvenir devenu flou encombre encore les brumes de ma mémoire comme un symbolique redevenu Réel après coup.

Est-ce que cette vitesse a quelque chose à voir avec celle sur laquelle je m'interrogeais en rapport aux expériences de pensée d'Einstein ? Ainsi que je le disais déjà dans ce texte, je ne crois pas que cette question soit nécessaire. C'est juste une expérience de pensée, un jeu d'écriture pour voir ce que cela va donner.

La vitesse m'empêche de lire les panneaux de l'autoroute. C'est en ramenant cette vitesse à l'aune de la chute des corps qu'Einstein se voit immobile entouré des objets tombant à la même vitesse. C'est en chevauchant une onde lumineuse qu'il comprend que la lumière va toujours, par rapport à lui, à la vitesse de la lumière. La lumière et donc un cas à part de la gravité. Comme le désir et la pulsion ?

Faisons comme dans mon rêve et ne tenons plus compte des contenus : ceux de la physique et ceux de la psychanalyse sont trop différents. La plus élémentaire prudence consiste à ne pas mélanger. Pourtant, dans mon texte, j'avais retenu l'aspect méthodologique de la question : c'est en s'incluant dans la problématique, en disant « je », comme sujet et comme corps, que la compréhension devient possible et, partant, une transmission de ce savoir vers le monde.

12 févr. 17

Et voici le texte antérieur auquel je fais allusion dans le texte ci-dessus :

Freud et Einstein

J'écoute toujours l'émission d'Etienne Klein sur France culture, le samedi, "la conversation scientifique". Recevant Jaques Meyer, un type qui se questionne sur le questionnement. Etienne Klein revient à sa marotte : Einstein. Il rappelle ce qui a permis à Einstein de découvrir la théorie de la relativité : une expérience de pensée, et pas n'importe laquelle. Que se passerait-il, se demande le génial physicien, si j'étais à cheval sur une onde lumineuse ?

On pourrait se dire : tient, je vois les photons immobiles puisque je me déplace à la même vitesse qu'eux. C'est ce qui se passe si je tombe de très haut sur la terre : si je suis en compagnie d'objets, je les vois immobiles autour de moi, car ils tombent à la même vitesse.

Mais à la vitesse de la lumière, eh bien, non, je continue à voir la lumière se déplacer à la vitesse de la lumière ! C'est ce qui permet à Einstein de renverser son point de vue sur l'univers : la lumière n'est pas un objet qui se déplace dans l'espace, mais la

vitesse de la lumière est le seul invariant et c'est l'espace-temps autour qui se déforme en fonction des masses et des points de vue. Tout est relatif, sauf la vitesse de la lumière !

En 1919, une éclipse de soleil permet de vérifier par l'observation la déformation du trajet de la lumière venue d'un lointaine étoile : elle suit une courbe à proximité de notre soleil. Elle continue de suivre une trajectoire rectiligne mais dans un espace temps déformé par la masse du soleil.

Une chose me frappe dans cette expérience de pensée : Einstein dit « je », il se met en scène. Certes, son objet, c'est la physique c'est-à-dire les choses matérielles, mais il est arrivé à mieux les comprendre en s'immergeant dedans. Il a développé un point de vue subjectif, d'où une meilleure théorie objective sur l'objet « univers physique ». Certes, ce point de vue subjectif est différent de celui de Freud analysant ses propres rêves, ou de moi qui suis son exemple. Einstein fait intervenir sa subjectivité pour analyser les objets autour de lui ; Freud (et moi) le faisons pour analyser le sujet lui-même.

Et pourtant dans nos rêves, nous voyons des objets autour de nous, des objets physiques et des personnes. Du point de vue interne au rêve, nous croyons à l'extériorité de ces objets et de ces personnes, c'est-à-dire à leur réalité. Au réveil, je peux dire : c'est moi qui ai peint ce décor du rêve, c'est moi qui ai animé ces personnages, c'est moi qui leur ai fait dire ceci ou cela. La relativité des points de vue éveillé et endormi apparaît. Endormi, je suis dans le cas de la chute des corps : les objets et les personnes, parce qu'elles ont animées par moi, tombent évidemment à la même vitesse que moi. Eveillé, je m'aperçois que la réalité résiste.

Le réveil, en physique, c'est lorsqu'on revient à l'observation et à l'expérience : l'expérience de pensée ne suffit pas.

Y'a-t-il un invariant en psychanalyse ? Y a-t-il une vitesse de la lumière psychique ? La question n'est peut-être même pas utile, mais au moins la méthodologie montre ici son efficacité : celle du sujet qui n'hésite à descendre à l'intérieur de son objet, surtout quand cet objet est le sujet lui-même. C'est à partir de là que, chevauchant son propre inconscient, il peut entendre l'inconscient de l'autre. Il peut voir les autres sujets tomber à la même vitesse que lui, quelle que soit leur masse : il peut reconnaître les expériences par lesquelles il est passé, car cela résonne en lui, à la façon de cordes entrant en résonance. Les expériences sont toutes différentes, comme les objets de ce monde et leur masse, mais les affects engendrés sont connus de tous. Leurs nuances sont infinies, mais finalement ils sont assez peu nombreux : amour, haine, colère, nostalgie, gaieté, tristesse...

Mais il reste un objet qu'il a lui-même chevauché qui reste toujours à la même vitesse, quelle que soit sa propre vitesse à lui : l'Œdipe et la castration, qui sont les invariants de la vie inconsciente, la base de l'univers psychique. Encore dois-je me montrer prudent et, chevauchant mon Œdipe et ma castration, je dois relativiser mon point de vue et estimer si je suis dans le cas de la chute des corps ou dans celui de la lumière. Bref, ne pas prendre mon expérience pour celle de l'autre et, en évitant de lui communiquer les résultats de mes investigations, lui permettre de faire sa propre expérience de pensée.